

« Dé.cadrer » - Rencontre avec l'artiste Laurie Joly autour de l'oeuvre *Dé-projection*

Pauline Boucharlat



Laurie Joly expose pour la première fois la vidéo performance *Dé-projection* à l'occasion de l'exposition « Anatomie du quotidien » présentée à la Maison forte de Hautetour, Saint-Gervais, sur l'invitation d'imagespassages. Dans ce film d'une durée de vingt minutes, Laurie Joly dispose au sol des cadres en bois en forme de lettre qui sont ensuite gorgés de terre. Puis, l'artiste retire délicatement les cadres pour laisser apparaître le mot FEMININ. Enfin, dans un mouvement chorégraphié, elle vient subtilement souffler la terre et disperser les éléments, il ne reste au sol qu'une trace instable, le vestige d'un concept dépassé?

Pauline Boucharlat : Laurie Joly pouvez-vous nous parler de la genèse de cette oeuvre et nous expliquer en quoi elle prolonge votre travail en tant qu'artiste chercheuse ?

Laurie Joly : Je mène depuis plusieurs années des recherches pratiques et théoriques sur les notions de pouvoir, de genre et d'identité. Cette oeuvre s'inscrit dans cette perspective, elle est une tentative d'effacement des projections genrées, normées et normatives. L'oeuvre met en image un processus de construction et de déconstruction d'un concept, celui de *féminin*. Le mot *féminin* définit traditionnellement ce qui appartient en propre à la femme, qui est considéré comme spécifique à la femme. Evidemment, les caractéristiques varient en fonction des époques et des cultures.

P.B. : En d'autres termes, si on s'appuie sur une définition conventionnelle, il s'agit de l'ensemble des caractères stéréotypés correspondant à l'image sociale traditionnelle des femmes liés au sexe ou au genre, et qui sont fortement influencés, voire conditionnés par l'environnement socioculturel.

L.J. : En effet, c'est une construction élaborée progressivement par les sociétés patriarcales que les femmes de tout temps ont tenté de défaire, de manière individuelle et sous la forme de mouvements coordonnés à partir du XVIIIe siècle. Remettre en cause les normes, les codes et les cadres qui leur sont imposés, penser une société où les hommes et les femmes bénéficieraient des mêmes droits, voici quelques axes de réflexion qui vont être le fondement de mouvements de contestation et de revendication.

P.B. : La question de la forme c'est sans doute posé à vous. Comment représenter ce soulèvement, cette agitation pour citer Georges Didi-Huberman et ses recherches sur les gestes et les émotions des peuples comme marqueur important pour l'étude de l'anthropologie politique. Par ailleurs, dans son exposition *Soulèvements au Jeu de Paume*, plusieurs oeuvres faisait appel à la symbolique du vent, du souffle pour évoquer des forces à l'oeuvre. Dans *Dé-projection*, chaque élément utilisé, chaque geste déployé semblent méticuleusement maîtrisés.

L.J. : La vidéo *Dé-projection* est travaillée comme une mise en scène où en effet les différentes étapes et objets deviennent des métaphores, des symboles. L'utilisation de cadres souligne l'idée de limite, de bordure, d'enfermement. Dans la performance, il cerne le contour des lettres et insiste sur le caractère restrictif du mot *féminin*. D'autre part, le choix de la terre n'est pas anodin, il s'agit de terreau, reconnu pour ses propriétés riches et favorisant la fertilité. Cette terre qui peut évoquer des caractères stéréotypés féminins, se voit soufflée, balayée. Je souhaitais donc poser ce mot et l'expérimenter, mettre en tension les glissements qui existent entre nature et naturel.

P.B. : Pourquoi avoir choisi la forme de la vidéo performance? Est-ce une manière de faire référence aux actions féministes ou engagées des années 70? Le choix du noir et blanc semble renforcer cette évocation.

L.J. : Tout d'abord il y avait pour moi une certaine urgence à réaliser cette performance, et le monde actuel de l'art nécessite du temps avant d'arriver à la présentation d'une oeuvre. C'est pourquoi je l'ai réalisée l'été dernier dans les espaces du centre d'art de l'Angle à la Roche-sur-Foron pendant sa fermeture annuelle. J'ai dû penser une forme de captation afin de la montrer au public, l'oeuvre existe donc sous deux formes. La première en tant que performance, à un moment donné, dans un espace donné. A l'occasion d'une exposition elle peut perdurer dans l'espace sous la forme d'une trace et d'une image permettant de visualiser l'action initiale. D'autre part, sous la forme d'une vidéo qui a été l'occasion d'un traitement spécifique des images. Par ailleurs, je considère cette vidéo comme un travail photographique, chaque image ayant été traitée de manière individuelle. Dans le film, leur succession permet de reconstituer le mouvement et la progression de l'action. Le tournage s'est fait en deux temps, avec deux types de prises de vue : une vue générale en plan séquence et des plans rapprochés s'intéressant plus particulièrement aux mouvements des mains et du visage.

Le temps très long et lent du montage est également un temps de réflexion aux enjeux de chaque geste, un travail sur le rythme. Le choix du noir et blanc est davantage l'idée d'une mise à distance d'une perte de repère dans le temps et évidemment, il est une réponse graphique intéressante.

P.B. : Laurie, vos références sont vraiment transdisciplinaires, elles mêlent philosophie, arts plastiques, littérature, sociologie, psychanalyse... Pouvez-vous citer quelques lectures ou rencontres artistiques qui ont été importantes pour vous dans le cadre de vos recherches ?

L.J. : Je citerais tout d'abord l'artiste Anna Mendiata qui m'a permis d'aborder la question de l'identité et du féminin de manière moins littérale et de replacer ces concepts dans un cadre plus large. Autour de la question du genre, j'évoquerais le travail photographique de Sarah Lucas. Sarah Lucas déjoue les certitudes, déconstruit les codes du genre en mélangeant des référents artistiques connus à des allusions culturelles populaires. Je me suis également intéressée aux travaux de Claude Cahun et Urs Lüthi, qui, de manières différentes travaillent la notion identité. Tous

deux se mettent en scène, se griment, cultivent l'ambiguïté et l'indétermination sexuelle par le travestissement. Au travers de leurs images, ils renvoient le spectateur à sa propre vision de son identité et aux strates diversifiées qui la compose. Evidemment Orlan, est une figure que j'ai longuement étudiée. Elle interroge le statut du corps et les pressions politiques, religieuses, sociales qui s'y inscrivent. Son travail dénonce la violence faite aux corps et en particulier aux corps des femmes, elle fait de son corps l'instrument privilégié où se joue notre propre rapport à l'altérité. Enfin, c'est avec beaucoup d'intérêt que j'ai abordé les oeuvres de Jürgen Klauke, figure importante du body art qui expérimente un ensemble de pratiques et de dispositifs qui placent le langage du corps au centre de son travail artistique.

Pour citer des références dans d'autres domaines de connaissance je citerais la philosophe Mary Wollstonecraft et particulièrement son texte, « Défense des droit des femmes » publié en 1792, Judith Butler dans le cadre des *gender studies* et autres penseurs nord-américains qui ont été précurseurs dans ce domaine de recherche. En psychanalyse, je me suis intéressée à Didier Anzieu et son ouvrage « Le moi-peau » où le corps apparaît dans sa dimension de matière sensible et perméable et tient un rôle central dans le processus de prise de conscience de notre propre existence. J'ai également lu avec attention le philosophe Bernard Andrieu, qui explore l'histoire des pratiques corporelles. Enfin, je citerais en sociologie, les écrits de Jean-Claude Kaufmann sur les questions de l'identité.

P.B. : Je vous remercie pour ce panorama qui aide à comprendre dans quels mouvements de pensée se développe votre oeuvre.

Je crois savoir que vous préparez une exposition monographique à l'Angle, Espace d'Art Contemporain à la Roche-sur-Foron sur l'invitation de Marion Dupressy, pouvez-vous déjà nous en dire quelques mots?

L.J : L'exposition est en cours de préparation, elle aura lieu de janvier à mars 2021, elle s'inscrit dans le cadre de la programmation annuelle de l'Angle sur le thème de corps et langage.

Je souhaite montrer des travaux sur la condition du corps dans la société de surveillance dans laquelle nous vivons. Elle sera notamment l'occasion pour moi d'exposer un projet de longue haleine mené sur le concept de « co-présence ».

.....

Laurie Joly conduit une recherche artistique pluridisciplinaire sur le corps dans son mode d'existence au sein de la société contemporaine, qui évolue en fonction de problématiques convergentes touchant à l'esthétique, au social et au politique.

L'artiste présente son travail à l'international dans des expositions, des festivals d'Art Contemporain, d'Art Vidéo, de Cinéma et dans le cadre de colloques et de séminaires de Recherche (Allemagne, Canada, Colombie, Estonie, France, Grèce, Liban, Maroc, Slovaquie, Tunisie). Sa formation se situe aux frontières de l'Art et de la Recherche, menée successivement à l'Ecole Supérieure d'Art et de Design de Saint-Etienne, à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée et au sein du Laboratoire de Recherche de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris et du Laboratoire de Recherche Esthétique, Sciences et Technologies des Arts de l'Université Paris 8.

[www.lauriejoly.com](http://www.lauriejoly.com)